

LE PORTRAIT DU MOIS **HENRY FIELDS**

# Un géant en noir et blanc

Au temps de la ségrégation, Henry Fields est venu jouer en France le rôle du premier basketteur noir américain. À 81 ans, il vit retiré en Haute-Garonne



Sylvain Cottin  
s.cottin@sudouest.fr

C'est jusqu'à Auterive, bourgade plantée aux confins de la Haute-Garonne et de l'Ariège, qu'il faut désormais pousser pour croiser sa grande carcasse à la hanche d'argile. Au soir d'une carrière passée à lustrer les riches parquets de Paris, Monaco ou Antibes, Henry Fields n'eut guère d'autres choix pour battre en retraite. « J'ai gagné pas mal d'argent dans ma vie, le problème c'est que j'en ai encore plus dépensé », sourit cette vieille cigale de 81 ans. « Alors, quand il a fallu un crédit pour acheter une maison, je me suis dit que je serais encore mieux ici que dans un bidonville autour de Paris. »

Pas peu fier d'accueillir une telle vedette américaine en pension, la commune a depuis rebaptisé le gymnase à son nom et le club, forcément, « USA », comme Union sportive Auterive. « Lorsque je suis arrivé voilà une vingtaine d'années, on ne trouvait que des mauvaises herbes et des clodos dans le gymnase. Les gens me répétaient qu'au pays du rugby, jamais le basket ne prendrait. Faut dire qu'avant de compter 150 licenciés, seuls deux gamins s'étaient pointés à mon premier stage. J'avais pourtant collé des affiches partout. »

Au printemps dernier, pour son 80<sup>e</sup> anniversaire, ceux-là et tant d'autres lui ont fait la fête au village.

Bon prince, Albert de Monaco

## SES DATES CLEFS

**3 MAI 1938.** Naissance à New York.  
**1960.** Débarque à Orléans pour son service militaire.  
**1963.** Champion de France avec le Paris université club.  
**1970.** Prix de l'Ordre de la courtoisie française.  
**1975.** Fin de carrière professionnelle à Monaco. Devient entraîneur et professeur d'éducation physique à l'école américaine de Paris.  
**1998.** S'installe à Auterive (31) où il vit avec sa femme d'origine norvégienne.

s'est même fendu d'un billet en souvenir du grand échalas que son altesse, encore adolescente, allait applaudir sur le Rocher.

### Par hasard, en uniforme de GI

Au-delà de son quasi double mètre et d'incalculables statistiques l'ayant fait élire meilleur pivot du championnat français au siècle dernier, Henry Fields fut aussi le premier Noir américain à débarquer en cette terre de basket inconnue. Ce fut en uniforme de GI, presque par hasard et par un froid matin de l'hiver 1960, dans les faubourgs d'Orléans.

## « J'étais champion de France et je crevais de froid dans une chambre de bonne »

« C'était pour moi l'heure du service militaire, et j'avais lu dans une revue un truc sur le basketteur français Jean-Claude Lefebvre, un géant de 2,18 m. Je ne connaissais rien de son pays, mais je savais qu'en étant volontaire pour une troisième année, on pouvait choisir sa destination. » Sans grade mais également sans corvée de chiottes ni de patates, le soldat Fields est aussitôt choisi par son capitaine pour intégrer l'équipe de l'US Army. De troufion à champion du monde militaire, il n'y a qu'un pas de géant qu'il franchit sur-le-champ.

« J'aurais pu ensuite partir en Allemagne, où l'on affectait les meilleurs joueurs, mais ça ne me disait rien de passer des mois à l'ombre d'une forêt noire. Alors je suis resté chez vous. Mais tandis que mes camarades ne cherchaient qu'à prendre du bon temps, je ne pensais qu'au basket. J'ai fini par proposer mes services à un petit club du Loiret. »

L'aller sera donc sans retour et presque sans regrets pour cet enfant de Harlem né en 1938. « Mon frère, qui est toujours en vie, continue de trouver incroyable que je ne sois jamais rentré. »

### Le New York des années 1930

L'existence et l'œuvre d'Henry Fields, benjamin d'une fratrie de huit enfants, c'est d'abord une histoire de rendez-vous manqués avec sa mère patrie. « J'ai vu le jour au bord des playgrounds, oui, mais à une époque où les Noirs n'avaient quasiment aucune culture basket à cause de la ségrégation (1). Il m'a fallu at-



Henry Fields, devant le gymnase qui porte son nom à Auterive (Haute-Garonne). PHOTO LAURENT THEILLET

tendre le lycée pour y jouer vraiment. »

Meilleur rebondeur de son université, Fields reconnaît pourtant ne pas avoir été à la hauteur de cette NBA dont il est paradoxalement l'un des derniers à prononcer les trois lettres à la française. « C'était d'autant plus compliqué qu'il n'y avait alors que quatre ou cinq Noirs. J'aurais sans doute pu y arriver, mais en restant le dixième homme de l'équipe. En France, au moins, je n'ai pas ciré le banc. »

### L'Ordre de la courtoisie française

Champion de France avec le Paris université club (PUC) dès sa première saison chez les professionnels en 1963, le pionnier ouvre alors la porte de l'Hexagone à toute une génération de conquérants afro-américains. La plupart à son image si typique des années 1960 : fine moustache et buste sec comme un coup de trique, cannes de serin vissées dans ces Converse All Star qui n'étaient pas encore un soulier de ville pour ados branchés. Rugueux sous les paniers, « Gentleman Fields » séduit en dehors des terrains par sa bonhomie. Un surnom d'autant plus mérité qu'il recevra, en 1970, le regretté prix de l'Ordre de la courtoisie française.

Revers de la médaille, le sportif vit son sacre dans le dénuement et l'amertume. « Malgré le titre, je ne

touchais que 500 francs par mois. À peine de quoi payer une chambre de bonne glaciale, quand le moindre stagiaire était mieux logé que moi. Personne ne s'en doutait, mais la nuit, je m'enveloppais dans trois ou quatre couvertures récupérées à l'armée. »

## « En France, on me voyait davantage comme un Américain que comme un Noir »

En substance, dirigeants et proches lui répondent qu'il est toujours mieux ici qu'esclave en son pays. « C'est vrai que l'on me voyait davantage comme un Américain que comme un Noir, mais je n'étais pas dupe. À leur façon aussi, les Français étaient racistes... Sauf qu'ils ne le savaient pas encore. »

### « La ségrégation, et alors ? »

Est-ce pour cela que le francophile Fields n'aura finalement jamais demandé à changer de nationalité ? « Non, mais pour quoi faire, d'ailleurs... Je n'ai jamais voté, même pas à l'assemblée générale de mon club. Les gens s'en étonnent encore, tout ça parce qu'ils pensent que j'ai rejoint la France pour fuir la ségrégation. Quitte à être mal com-

pris, je vais être honnête, je ne me rappelle pas en avoir souffert. Sans doute parce que j'ai grandi avec. »

En 1962, de retour sur sa terre natale le temps d'une tournée avec le club parisien, ses anciens coéquipiers se souviennent pourtant comment une barmaid d'Atlanta avait refusé de le servir en raison de sa couleur de peau. S'il n'excuse pas ce comportement, Fields l'explique avec la patience de celui à qui la question a été mille fois posée. « C'est vrai, et alors ? De l'autre côté de la rue, il y avait le même café où l'on ne servait pas les Blancs. C'était comme ça, on connaissait les règles. » Avant de préciser, un brin inquiet, sa pensée. « Elle est de considérer que tout un chacun a le droit d'aimer ou non les gens, mais pas celui de les discriminer. Il faut insister sur cette différence. Enseigner à l'école aux gosses qu'il ne faut pas être raciste est contre-productif. Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, mais qu'au moins, ils sachent que c'est interdit. »

Cette anecdote enfin. Si vous souhaitez le revoir autrement qu'en short d'archives, revisionnez « La Scoumoune », ce film franco-italien de 1972. Face à Belmondo, surgira tôt ou tard « Gentleman Fields » dans un rôle de composition de méchant.

(1) Aux États-Unis, de 1875 à 1967.